

JE VEUX VINGT~QUATRE HEURES DE TRÊVE PENDANT LESQUELLES
IL N'Y A PAS DE VIOL



Andrea Dworkin

////////////////////////////////////

Ceci est une traduction d'un discours qu'Andrea Dworkin a tenu en 1983 face à une assemblée constituée d'environ cinq cents hommes et une poignée de femmes. Elles étaient réunies là à l'occasion d'un congrès organisé par la National Organisation for Changing Men (littéralement : l'Organisation Nationale pour Changer les Hommes). Les hommes membres de cette organisation annonçaient à l'époque vouloir lutter dans une optique antisexiste, avec les glissements masculinistes que l'on connaît à ce genre de positionnement et que Dworkin ne manque pas de confronter dans son discours.

Le texte original en anglais est accessible à cette adresse : <http://www.nostatusquo.com/ACLU/dworkin/WarZoneChaptIIIE.html>

Une traduction en français a déjà été faite par la collective TRADFEM et vous pouvez la consulter ici : <http://tradfem.wordpress.com/2014/11/15/je-veux-une-treuve-de-vingt-quatre-heures-durant-laquelle-il-ny-aura-pas-de-viol-2/>

Néanmoins, je trouve la traduction de TRADFEM très (trop) littérale. Il me semble que la force du texte de Dworkin est perdue dans la traduction proposée par la collective. C'est pourquoi j'en fournis une autre ici.

////////////////////////////////////

Comment s'adresser, lorsqu'on est féministe comme moi, à un public principalement composé d'hommes qui se disent antisexistes ? J'y ai beaucoup réfléchi. Est-ce que le contenu de mes propos devait être différent devant une assemblée d'hommes ? J'en suis arrivée à la conclusion que non. J'observe votre mouvement depuis plusieurs années. Je suis d'ailleurs proche de certains individus qui en font partie. Et pourtant, bien que je le voudrais, je ne me tiens pas devant vous aujourd'hui en tant qu'amie. Ce que je voudrais, c'est crier. Crier l'ensemble des cris des femmes violées et des pleurs de celles qui sont battues. Pire encore : au centre de ce cri, vous entendriez le silence assourdissant des femmes, le silence dans lequel nous sommes nées car nous sommes des femmes et dans lequel la plupart d'entre nous meurent.

Et si ce cri ne signifiait qu'une chose, ce serait celle-ci : pourquoi êtes-vous si lents, vous les hommes ? Pourquoi mettez-vous autant de temps à comprendre les choses les plus simples ? Je ne parle pas des choses idéologiques, compliquées. Celles-là vous les comprenez. Je parle des choses simples. Comme par exemple le fait que les femmes sont humaines comme vous.

Mais également : que nous n'avons pas le temps. Nous, les femmes. Nous n'avons pas l'éternité. Certaines d'entre nous ne disposent pas d'une semaine de plus ni même d'une journée que vous passeriez à discuter pour déterminer comment vous allez vous organiser pour faire quelque chose. Nous sommes toute proches de la mort. Toutes les femmes le sont. Du viol aussi. Et des coups. Nous sommes prises dans un système d'humiliation, sans issue. Les statistiques que

nous utilisons ne nous servent pas à quantifier les violences mais à convaincre le monde que ces violences existent réellement. Ces statistiques ne sont pas des abstractions. Il est facile de dire « Ah, les statistiques, untel les présentera de telle façon et un autre les manipulera différemment ». Oui, c'est vrai. Mais chaque viol que l'on me rapporte est suivi d'un autre, puis d'un autre, puis d'un autre, puis d'un autre, et c'est exactement ainsi que les femmes se font violer. Toutes les trois minutes, une femme se fait violer. Toutes les dix-huit secondes, une femme se fait frapper. Rien d'abstrait là-dedans. Cela se passe maintenant, au moment même où je vous parle.

La raison de tout cela est très simple. Rien de bien compliqué. Les hommes traitent les femmes ainsi parce qu'ils en ont le pouvoir. Ce pouvoir est réel, matériel. Il est mis en œuvre par un corps à l'encontre d'un autre corps, mis en œuvre par celui qui estime en avoir le droit, mis en œuvre aussi bien en public qu'en privé. C'est à cela que tient l'oppression des femmes.

Ça ne se passe pas à 8000 ou 5000 kilomètre d'ici. Non. Ça se passe ici, maintenant. Et ce sont des hommes qui exercent ce pouvoir. Certains sont dans cette salle, d'autres à l'extérieur. Il s'agit de nos amis, de nos voisins, des hommes que nous connaissons. Les femmes n'ont pas besoin d'aller à l'école pour découvrir l'existence du pouvoir. Il nous suffit d'être des femmes, de marcher dans la rue ou de faire le ménage après s'être donnée en mariage et avoir perdu toute autonomie.

Le pouvoir que les hommes exercent chaque jour est un pouvoir institutionnalisé. Ce pouvoir est protégé par la loi. Il est protégé par la religion et les pratiques religieuses. Il est protégé par les universités, qui sont des forteresses de la domination masculine. Il est protégé par la police. Il est protégé par ceux que Shelley appelle « les législateurs méconnus du monde » : les poètes, les artistes. Contre ce pouvoir, nous avons le silence.

Les hommes sont vraiment persuadés qu'ils ont le droit de violer. Réussir à appréhender cette réalité puis s'y confronter est une expérience sidérante. Bien sûr, lorsqu'on leur demande, ils affirment que non. À vous dans cette salle : levez la main si vous pensez avoir le droit de violer. Évidemment, très peu de mains dans les airs. C'est dans la vie de tous les jours que les hommes pensent avoir le droit d'imposer des relations sexuelles, qu'ils ne considèrent pas comme des viols. Il est également sidérant de se rendre compte que les hommes pensent avoir le droit de frapper et de blesser. Il est tout aussi déstabilisant de découvrir que les hommes sont persuadés d'avoir le droit d'acheter le corps d'une femme pour la pénétrer. Qu'il s'agit de leur droit. Il est aussi très perturbant de comprendre que les hommes pensent avoir un droit d'accès aux chattes que leur fournit une industrie qui pèse sept milliards de dollars par an.

Voilà comment se traduit le pouvoir des hommes dans la vie de tous les jours. Voilà ce qu'énonce la théorie sur la supériorité des hommes. Vous pouvez violer. Vous pouvez frapper. Vous pouvez blesser. Vous pouvez acheter et vendre des femmes. Vous restez plus riches qu'elles, les obligeant ainsi à vous vendre du sexe. Vous disposez d'une classe de personnes que vous pouvez mobiliser pour répondre à vos besoins. Pas seulement aux coins des rues, mais également sur vos lieux de travail. Voilà un autre droit dont vous êtes persuadés de disposer : l'accès sexuel à n'importe quelle femme qui se trouve dans votre environnement, à n'importe quel moment.

Mais revenons à vous, dans cette salle. Le mouvement des hommes laisse entendre que les hommes ne souhaitent pas disposer du pouvoir que je viens juste de décrire. À mon grand étonnement, j'ai déjà entendu des phrases très explicites à ce sujet. Et pourtant, tout vous pousse à ne rien faire lorsqu'il s'agit de mettre fin à ce pouvoir que vous détenez.

Vous cacher derrière votre culpabilité, ça c'est mon excuse préférée. Je l'adore celle-là. Oh, c'est terrible, oui, et vous m'en voyez tellement désolée. Vous avez le temps de vous sentir coupable. Mais nous, nous n'avons pas le temps que vous vous sentiez coupables. Votre culpabilité est une sorte de complaisance vis-à-vis des violences qui perdurent. Votre culpabilité participe à la prospérité de la domination.

Au cours des dernières années, j'ai souvent entendu parler de la souffrance des hommes vis-à-vis du sexisme. Mais à bien y regarder, j'ai entendu parler de la souffrance des hommes toute ma vie. Je n'ai pas besoin de préciser que j'ai lu Hamlet. Et le Roi Lear. J'ai appris des choses, et l'une d'entre elles est que les hommes souffrent. Mais là, ce serait différent. Il me semble que l'idée sous-jacente serait que cette souffrance-ci se détacherait de vos souffrances en général. Que cette fois, vous souffririez à cause de ce qui arrive à une autre personne. Effectivement, ce serait une première.

Mais en réalité, votre culpabilité, votre souffrance, se réduisent à : « Argh, nous nous sentons tellement mal ». Les hommes se sentent mal pour tout et n'importe quoi : ce que vous faites, ce que vous ne faites pas, ce que vous voulez faire, ce que vous ne voulez pas avoir envie de faire mais que vous faites quand même. Il me semble que la plupart de vos tourments se résume à : « Argh, nous nous sentons tellement mal ». Et je suis désolée que vous vous sentiez mal – d'une manière si stupide et inutile – parce que quelque part, c'est là votre tragédie. Pas parce que vous ne pouvez pas pleurer. Pas parce que vous êtes incapables de développer de réelles relations intimes. Pas parce que l'armure que vous endossez en tant qu'hommes est étouffante. Je n'ai aucun doute sur la réalité de toutes ces choses, mais ce n'est pas de ça que je parle.

Ce que je veux dire, c'est qu'il existe un lien entre la façon dont les femmes se font violer, le permis de violer que vous avez reçu et la machine de guerre qui vous broie et vous recrache : cette machine de guerre dans laquelle vous passez, exactement comme cette femme passait dans le hachoir à viande de Larry Flynt sur la couverture de Hustler. Vous feriez bien de vous rendre compte du rôle que vous jouez dans cette tragédie, et qu'elle est aussi la vôtre. Parce que l'on fait de vous des petits soldats dès votre naissance et toutes les leçons que vous ingurgitez pour passer outre l'humanité des femmes participent au militarisme du pays dans lequel vous vivez, du monde dans lequel vous vivez. Cela participe également au système économique que vous prétendez souvent combattre.

Le problème est que vous pensez que cela se passe ailleurs. Non, ce n'est pas ailleurs. C'est en vous. Les proxos et les militaristes parlent pour vous. Le viol et la guerre ne sont pas si différents. Ce que les proxos et les militaristes font c'est qu'ils vous rendent tellement fiers d'être des hommes qui peuvent en avoir une bien dure et passer en force. Ils prennent cette sexualité formatée, vous passent des petits uniformes et vous envoient tuer ou mourir. Toutefois, je ne vais pas faire semblant de croire que ce qui vous arrive est plus grave que ce que vous faites subir aux femmes, parce que je ne le pense pas.

Je pense que si vous voulez comprendre l'impact que ce système a sur vous, c'est par là que vous devriez commencer : les politiques sexuelles de l'agression, les politiques sexuelles du militarisme. Je pense que les hommes ont très peur des autres hommes. C'est un sujet que vous abordez parfois lorsque vous vous réunissez, comme pour dire que si vous changiez de comportement entre vous, vous arrêteriez d'avoir peur les uns des autres.

Mais tant que votre sexualité sera construite sur une logique d'agression, tant que l'humanité

dans laquelle vous vous reconnaissez dépendra de votre capacité à dominer autrui, tant que vous ferez preuve de mépris et d'agressivité vis-à-vis des femmes et des enfants, comment pourriez-vous ne plus avoir peur les uns des autres ? Je pense que vous savez au fond de vous – sans toutefois vraiment vouloir affronter cette réalité – que les hommes sont dangereux : parce que vous l'êtes vous-même.

La solution que votre mouvement propose, à savoir rendre les hommes moins dangereux en changeant la façon dont vous vous touchez et vous relationnez les uns aux autres n'est pas une solution. C'est une pause détente.

Les conférences qui se tiennent ces jours-ci parlent aussi d'homophobie. L'homophobie est très importante : elle joue un rôle majeur dans le fonctionnement de la domination masculine. Selon moi, les interdictions qui frappent l'homosexualité masculine existent pour protéger le pouvoir des hommes. Fais-le lui subir, à elle. Autrement dit : tant que les hommes violeront, il est essentiel que les hommes prennent les femmes pour cible. Tant que le sexe sera agressif et qu'il sera un moyen de posséder et mépriser la personne qui se fait baiser, il est essentiel que les hommes ne puissent pas être déclassés, qu'ils ne puissent pas se retrouver dans la position des femmes et qu'ils ne puissent pas être utilisés comme elles. Le pouvoir des hommes en tant que groupe social dépend de la capacité des hommes à se préserver du viol tout en utilisant sexuellement les femmes. Si vous voulez lutter contre l'homophobie, vous allez devoir vous attaquer au fait que les hommes violent et que le sexe contraint n'est pas une dérive de la sexualité masculine mais bien un de ses fondements.

Certains d'entre vous s'inquiètent de la montée de la droite dans ce pays, comme si cela n'avait rien à voir avec les questions soulevées par le féminisme ou votre mouvement. Il y a un dessin humoristique qui résume tout ça très bien. C'était un grand portrait de Ronald Reagan habillé en cowboy avec un grand chapeau et un pistolet. Et on pouvait y lire : « Une arme dans chaque étui ; une femme enceinte dans chaque foyer. Que l'Amérique redevienne un homme ». Voilà les préceptes de la droite.

Si la montée du fascisme dans ce pays vous effraie – et il serait insensé de ne pas l'être – alors vous feriez bien de saisir que la racine du problème se trouve dans la domination masculine et le contrôle des femmes, dans l'accès sexuel aux femmes, les femmes qui servent d'esclaves reproductifs, les femmes en tant que propriété privée. Voilà le programme de la droite. Voilà la moralité dont ils parlent. Voilà ce qu'ils veulent dire. Voilà ce qu'ils désirent. Et pour s'opposer à eux, il faut refuser que les hommes possèdent les femmes.

Que peuvent être les conséquences d'un tel positionnement ? Votre mouvement semble bloqué sur deux points. Le premier est que les hommes ne sont pas bien dans leur peau. Comment le pourriez-vous ? Le second est que les hommes viennent nous voir, moi ou d'autres féministes, et nous disent : « Ce que vous dites sur les hommes n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai me concernant. Je ne me reconnais pas là-dedans. Je m'oppose à tout ça ».

Je leur réponds : ce n'est pas à moi qu'il faut le dire. Dites-le aux pornographes. Dites-le aux proxos. Dites-le aux artisans de la guerre. Dites-le à ceux qui font l'apologie du viol, à ceux qui s'en félicitent et aux idéologues pro-viol. Dites-le aux romanciers qui pensent que le viol est formidable. Dites-le à Larry Flynt. Dites-le à Hugh Hefner. Ça ne sert à rien de me le dire à moi. Je ne suis qu'une femme. Je ne peux absolument rien y faire. Ces hommes s'octroient le droit de parler pour vous. Ils se posent dans l'espace public et agissent comme vos porte-paroles. S'ils ne

le sont pas, vous feriez bien de le leur dire.

Et puis il y a le cercle privé de la misogynie : ce que vous savez les uns sur les autres ; les propos que vous tenez en privé ; l'exploitation que vous constatez dans l'intimité ; les relations soi-disant amoureuses construites sur l'exploitation. Il ne suffit pas de trouver une féministe en tournée, d'aller la voir et de lui dire : « Argh, je déteste tout ça ».

Dites-le à vos amis qui font toutes ces choses. Il y a des rues dans lesquelles vous pouvez dire tout cela de manière à toucher les institutions qui perpétuent ces violences. Vous n'aimez pas la pornographie ? Comme j'aimerais pouvoir vous croire. Je vous croirai lorsque je vous verrai dans la rue. Je vous croirai lorsque je vous verrai lutter contre. Je vous croirai lorsque les proxos mettront la clé sous la porte parce qu'il n'y aura plus de clients masculins.

Vous voulez que les hommes s'organisent. Pas la peine de chercher très loin les raisons de vous rassembler. Elles font partie intégrante de vos vies.

Je veux également vous parler d'égalité, de ce que l'égalité est et de ce qu'elle signifie. Ce n'est pas juste une idée. Ce n'est pas un mot creux que l'on finit par utiliser pour dire des conneries. Ça n'a rien à voir avec les petites phrases du style : « Oh, ça arrive aux hommes aussi ». Systématiquement, lorsque je nomme un type de violence, il y a quelqu'un pour répondre : « Oh, ça arrive aux hommes aussi ». Cette égalité-là, nous n'en voulons pas. Nous pourrions changer notre stratégie et dire : bon, d'accord, nous voulons l'égalité alors nous allons enfoncer un truc dans le cul d'un homme toutes les trois minutes.

Vous n'avez jamais entendu ce genre de choses de la part du mouvement féministe, car l'égalité revêt pour nous une réelle importance. Ce n'est pas un mot stupide que l'on peut déformer et ridiculiser comme s'il ne voulait rien dire.

Mettre en œuvre l'égalité ne se fera pas avec de vagues idées sur l'abandon du pouvoir. Certains hommes ont de vagues idées concernant un futur où les hommes renonceraient au pouvoir, où les hommes, dans une démarche individuelle, renonceraient aux privilèges dont ils disposent. Mais ce n'est pas cela non plus que l'égalité signifie.

L'égalité est une façon d'agir. C'est une action. C'est une manière de vivre. C'est une pratique sociale. L'égalité ne peut pas exister dans le vide. Elle ne peut pas exister chez vous si, lorsque les gens quittent votre maison, lui se retrouve dans un monde où son droit à dominer découle de l'existence de son pénis et qu'elle se retrouve dans un monde d'humiliation et d'avilissement parce qu'on la perçoit comme inférieure et parce que sa sexualité est maudite.

Je ne dis pas que les tentatives égalitaires dans les ménages n'ont aucune importance. Elles en ont, mais pas assez. Si l'égalité est pour vous un concept fondamental, si vous pensez que l'on peut y arriver, si c'est comme ça que vous voulez vivre – pas simplement un homme et une femme ensemble dans une maison, mais aussi un homme avec un homme et une femme avec une femme – si vous voulez l'égalité et que c'est quelque chose qui vous tient à cœur, alors vous devez lutter pour qu'elle devienne une réalité sociale.

Faire vivre l'égalité ne peut pas se limiter à des attitudes individuelles. Y penser ne suffit pas à la faire exister. Vous ne pouvez pas vous y mettre seulement de temps en temps, quand ça vous arrange, et oublier tout ça le reste du temps. L'égalité demande de la rigueur. C'est une manière de

vivre. Nous en avons besoin pour créer des institutions égalitaires. Autre chose : l'égalité et le viol ne peuvent pas coexister. C'est tout simplement impossible. Pas plus qu'avec la pornographie, la prostitution ou le rabaissement économique que subissent les femmes. L'égalité ne peut pas cohabiter avec ces systèmes car ils contiennent tous en eux l'idée de l'infériorité des femmes.

Je veux que votre mouvement prenne un engagement : mettre un terme au viol. Car c'est le seul combat qui pourra réellement déboucher sur l'égalité. Il est tout de même incroyable que dans nos cercles féministes et antisexistes nous ne parlions jamais sérieusement de mettre un terme au viol. Y mettre un terme. Un coup d'arrêt. Stop. Plus de viol. Au fond, nous accrochons-nous à son caractère inéluctable parce que nous y voyons l'ultime expression du biologique ? Pensons-nous que le viol existera toujours, quoi que nous fassions ? La moindre de nos luttes est un mensonge si nous ne nous engageons pas à mettre un terme au viol. Cet engagement doit être politique. Il doit être sérieux. Il doit être systématique. Il doit être public. Il ne peut pas être complaisant.

Les choses que votre mouvement désire sont des choses qui valent la peine. L'intimité vaut qu'on se donne de la peine. La tendresse vaut qu'on se donne de la peine. La coopération vaut qu'on se donne de la peine. Une vie émotionnelle authentique vaut qu'on se donne de la peine. Mais toutes ces choses sont inatteignables dans un monde où le viol est une réalité. Il est également important de mettre fin à l'homophobie. Mais ce n'est pas possible dans un monde où le viol est une réalité. Le viol se trouve en travers du chemin de toutes les choses que vous prétendez vouloir. Et quand je parle de viol, vous savez ce que je veux dire. Il n'est pas nécessaire qu'un juge entre dans cette pièce et, en se basant sur telle ou telle loi, annonce les éléments de preuve. Le viol recouvre l'intégralité du sexe sous contrainte, y compris lorsque cette contrainte est la pauvreté.

Vous n'obtiendrez ni tendresse, ni intimité ou égalité tant qu'il y aura des viols, car le viol est synonyme de terreur. Une partie de la population vit dans la terreur permanente mais fait semblant – pour vous plaire et vous pacifier – que tout va bien. Il n'y a aucune honnêteté là-dedans. Comment pourrait-il y en avoir ? Pouvez-vous imaginer ce que c'est que de vivre chaque jour en tant que femme avec la menace du viol ? Ou ce que c'est que de devoir composer avec cette réalité ? Je veux que vous mettiez ces corps légendaires et cette force légendaire et ce courage légendaire et cette tendresse que vous dites posséder au service des femmes ; que vous les mobilisiez contre les violeurs, contre les proxos et contre les pornographes. Cela représente bien plus qu'un renoncement personnel. Il s'agit d'attaques systématiques, politiques, engagées et publiques. Et force est de constater que, jusqu'ici, il n'y a eu que très peu d'attaques de ce genre.

Si je suis ici aujourd'hui, c'est parce que je ne pense pas que le viol soit inévitable ou naturel. Si je le pensais, je n'aurais aucune raison d'être là. Si je le pensais, mon engagement politique serait différent. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi nous ne nous sommes pas lancées dans une lutte armée contre vous ? Certainement pas à cause d'une pénurie de couteaux de cuisine, mais parce que nous croyons en votre humanité, malgré tout.

Nous ne voulons pas travailler à vous faire croire en votre humanité. Nous ne pouvons plus le faire. Nous essayons depuis toujours. Et tout ce que vous avez trouvé pour nous remercier, c'est de systématiquement nous exploiter et nous violenter. À partir de maintenant, vous allez devoir vous débrouiller sans nous et vous en avez conscience.

Selon moi, la honte que vous les hommes ressentez lorsque vous vous trouvez en présence de femmes est justifiée. Elle est justifiée par ce que vous faites mais aussi par ce que vous ne faites pas. Vous avez honte : encore heureux ! Mais cette honte, vous l'utilisez comme excuse pour continuer à faire ce qui vous plaît et rien d'autre. Il faut que ça cesse. Vous devez arrêter. On se fiche de votre psychologie. Au final, l'intensité de votre souffrance n'importe pas plus que l'intensité de la nôtre. Si nous passions notre temps confortablement assises à discuter de combien le viol nous fait souffrir, croyez-vous vraiment que nous aurions vécu un seul des changements qui ont eu lieu au cours des quinze dernières années ? Non, rien n'aurait changé.

C'est vrai, nous avons besoin de nous parler. Après tout, comment sommes-nous sensées comprendre que le viol ou les coups que nous avons subis sont également arrivés à d'autres femmes ? Ce genre d'histoires ne sort pas dans les journaux, en tout cas pas à l'époque. Il n'y avait pas de livres sur ces sujets. Mais vous, vous savez tout ça, et maintenant la question qui se pose est la suivante : qu'allez-vous faire ? Vous voyez, votre honte et votre sentiment de culpabilité n'ont aucune espèce d'importance. Nous nous en fichons complètement. Ces sentiments ne répondent en rien à nos besoins. Ils ne servent à rien.

En tant que féministe, je traîne avec moi le viol de chaque femme à qui j'ai parlé au cours des dix dernières années. En tant que femme, je traîne avec moi le viol que j'ai subi. Vous savez ces images de villes européennes pendant la peste, avec ces brouettes qui sillonnaient les rues et dans lesquelles les gens jetaient les corps ? Hé bien, ça illustre parfaitement ce que l'on ressent quand on partage des histoires de viol. Des piles et des piles et des piles de corps entassés, de vraies vies, de noms et de visages.

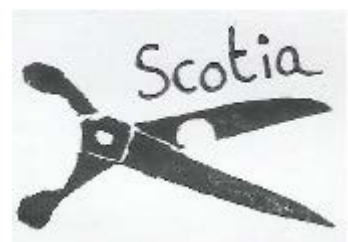
Je ne parle pas seulement en mon nom, mais aussi pour beaucoup d'autres féministes, quand je vous dit que je suis fatiguée de savoir ce que je sais et qu'aucun mot ne pourra exprimer la tristesse que je ressens vis-à-vis de ce que les femmes ont eu à souffrir jusqu'à présent, maintenant, 24h du matin aujourd'hui précisément, ici même.

Je veux un jour de répit, un jour de repos, un jour sans aucun corps à ramasser, un jour sans agonie supplémentaire à venir ajouter à celle qui existe déjà. Je vous demande de me donner ce jour-là. Et comment pourrais-je vous en demander moins ? C'est déjà si peu. Et comment pourriez-vous me donner moins que ça ? C'est déjà si peu. Il y a des jours de trêve dans toutes les guerres. Allez organiser une trêve. Pendant un jour, stoppez les assauts de votre camp. Je veux vingt-quatre heures de trêve pendant lesquelles il n'y a pas de viol.

Je vous mets au défi d'essayer. J'exige que vous essayiez. Je suis même prête, s'il le faut, à vous supplier d'essayer. Pourquoi seriez-vous ici aujourd'hui, si ce n'est pas pour essayer ? À quoi servirait votre mouvement, si ce n'est pas à ça ? Que peut-il y avoir de plus important ?

Et ce jour-là, ce jour de trêve, ce jour où pas une femme ne se fait violer, marquera le début de la mise en œuvre de l'égalité, car nous ne pouvons pas la faire vivre avant ce jour. Avant ce jour, l'égalité ne veut rien dire parce qu'elle n'est rien ; elle n'existe pas ; c'est un mensonge. Mais ce jour-là, elle devient réelle. Et alors, plutôt que de faire l'expérience du viol et pour la première fois de nos vies, hommes comme femmes, nous nous initierons à la liberté.

Si votre conception de la liberté s'accommode de l'existence du viol, vous avez tout faux. Vous ne pouvez pas changer les choses que vous dites vouloir changer. Pour ma part, je veux faire l'expérience d'au moins une journée de vraie liberté avant de mourir. Je vous laisse vous charger de ça, pour moi et pour toutes les femmes que vous dites aimer.



unlivrepoursoi.noblogs.org